

De l'emploi des ouvriers européens dans l'Afrique tropicale : d'après le Dr Fischer

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **6 (1885)**

Heft 7

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-132593>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sement de stations sur le haut Bénoué, ayant produit des sommes assez considérables, il a été décidé de procéder sans retard à l'exécution de ce projet.

Le protectorat de la France a été établi sur les territoires des deux Popos, le Grand et le Petit Popo, à la côte des Esclaves. Ce protectorat relève du commandant de Kotonou, placé lui-même sous les ordres du commandant supérieur des établissements français du golfe de Guinée, résidant à Libreville.

Le Dr Fisch, envoyé par la Société des Missions de Bâle, aux stations de la Côte d'Or, comme médecin missionnaire, est arrivé à sa destination, et a reçu des indigènes un accueil très cordial.

L'ambassade française a reçu du sultan du Maroc un très bon accueil à Mequinez; on peut espérer un règlement satisfaisant des questions pendantes entre les deux pays. D'autre part, l'envoi d'une ambassade marocaine, arrivée récemment en France, témoigne du désir du sultan d'entretenir des rapports de bon voisinage avec le gouvernement français.

DE L'EMPLOI DES OUVRIERS EUROPÉENS DANS L'AFRIQUE TROPICALE

D'après le Dr FISCHER.

L'activité déployée par les gouvernements européens pour étendre leurs possessions en Afrique, et l'œuvre importante accomplie par la Conférence africaine de Berlin, pourraient entraîner de nombreux émigrants vers les parties de ce continent ouvertes à la liberté de commerce et d'établissement. Il ne manque pas de publications qui croient hâter les progrès de la civilisation en préconisant la création de colonies, auxquelles elles promettent un travail aussi facile et aussi rémunérateur que celui de la mère-patrie. Mais, comme la première condition est de vivre, il importe de savoir si le travailleur européen peut supporter le climat des régions vers lesquelles les émigrants pourraient être tentés de se rendre, quelle influence il peut avoir à subir à cet égard, et quelles précautions il doit prendre pour obvier aux inconvénients résultant de la situation et de la nature du pays. Sous ce rapport, nous avons trouvé de précieuses indications dans un mémoire présenté par M. le Dr Fischer au récent Congrès des géographes allemands à Hambourg, et nous nous faisons un devoir d'en extraire ce qui nous paraît le plus utile en même temps que le plus intéressant pour nos abonnés.

L'autorité du Dr Fischer en ces matières est incontestée. Depuis de longues années médecin à Zanzibar, il a fait, à l'intérieur, plusieurs explorations qui lui ont fourni l'occasion d'étudier la climatologie de la zone côtière aussi bien que celle du plateau central; c'est d'après ses

observations personnelles, en même temps que d'après celles des explorateurs les plus sérieux, qu'il résout la question de la possibilité d'employer en Afrique des ouvriers européens.

D'une manière générale, le D^r Fischer ne croit pas que l'ouvrier européen puisse s'acclimater aisément dans l'Afrique tropicale, parce que, plus il y reste longtemps, moins il demeure capable de résister aux influences funestes du climat ; il devient anémique et se voit forcé de chercher de nouveau un climat plus tempéré. D'ailleurs, à supposer qu'il pût passer toute sa vie dans cette région, ses enfants, pour ne pas dégénérer, devraient passer leur jeunesse en Europe. Quand il s'agit d'émigration et d'acclimatation, il faut avant tout que les descendants, qui naîtront et qui grandiront dans des conditions et sous des influences toutes différentes, ne soient pas, pour les qualités physiques et morales, au-dessous de leurs parents. Or, à cet égard, on a remarqué que les générations qui ne se retrempe pas dans le climat de l'Europe dégèrent ; les Portugais, par exemple, qui cependant s'accommodent le mieux du climat des tropiques, voient, par un séjour prolongé dans les colonies africaines, diminuer la force physique de leurs descendants.

C'est surtout la région des côtes qui exerce sur les Européens une influence fatale, aussi les négociants ne peuvent-ils y séjourner que peu de temps, et paient-ils un fort tribut au climat. Ce sont donc les plateaux soi-disant frais et fertiles, qui attirent l'attention des émigrants ; on les engage instamment à aller y fonder des colonies agricoles ; Stanley a même annoncé publiquement qu'il pouvait indiquer des emplacements très salubres pour l'émigration allemande. Mais l'expérience acquise par le D^r Fischer, dans ses voyages sur le plateau central, à une altitude de près de 2000 mètres, ne lui permet pas de croire à la possibilité, pour les ouvriers d'Europe, de se livrer à la culture du sol dans l'Afrique centrale avec espoir de succès.

Comparés aux districts de la côte où règnent une température accablante et des miasmes délétères, les plateaux offrent, il va sans dire, à l'Européen, un séjour moins chaud et moins insalubre ; mais ce serait une erreur de croire que les meilleures conditions climatologiques à l'intérieur dépendent partout de l'altitude ; ceci n'est vrai que dans une certaine mesure et à une hauteur considérable. Dans un pays où la limite des neiges ne commence qu'à 5000 mètres, et où il n'y a point d'hiver au sens propre de ce mot, une altitude de 500 mètres et même de 1000 mètres en plus ou en moins n'a pas une grande importance.

Quant à la température, le D^r Fischer a pu constater, dans son der-

nier voyage au pays des Masai, que la région où se produit un changement sensible dans la température, la végétation et le régime des pluies, ne commence qu'à 1400 mètres. Même à une hauteur de 1900 mètres, près du lac Naïwashá¹, dans la saison froide, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de 9° pendant la nuit, le plus souvent il marqua, de nuit, 13° ou 14° ; de jour, en mai et juin, par un temps pluvieux, 23° au maximum. Dans toute la partie de l'Afrique centrale dont on s'occupe le plus aujourd'hui on ne rencontre nulle part cette altitude. Les plateaux de 1000 mètres dépassent déjà la hauteur de la zone centrale tropicale ; les chutes de Stanley ne sont qu'à 410 mètres d'altitude. Ce n'est pas tant l'élévation du plateau qui en abaisse la température moyenne, que le rayonnement considérable pendant la nuit. Dès qu'on a quitté la côte où, vu son climat maritime, la différence de température entre le jour et la nuit est très peu sensible, le thermomètre descend pendant la nuit à 20° et même à 15°, dans la partie orientale du continent, sans qu'il soit nécessaire de s'élever à une altitude bien forte. De jour, la température de l'intérieur est de très peu inférieure à celle de la côte. A Roubaga, au bord du Victoria-Nyanza, à 1300 mètres, la chaleur la plus forte, de jour, dans tous les mois de l'année, s'élève à 30° ; à Zanzibar elle est de 32° ; mais, de nuit, elle descend à Roubaga, à 15° et même à 13°, tandis qu'à Zanzibar, ce n'est que dans les jours de pluie les plus froids qu'elle descend, de nuit, à 22°. D'ailleurs il ne faut pas trop généraliser les conditions de température du plateau central. Les diverses parties de cette zone présentent des différences considérables, qui dépendent du relief, des fleuves, des montagnes et d'autres causes encore.

Les endroits ouverts, comme Roubaga, subissent de nuit un rayonnement plus fort que ceux qui sont situés dans des vallées étroites, ou le long des rives boisées d'un fleuve. Au Congo, la température ne descend pas bien bas pendant la nuit ; autant qu'on peut en juger, d'après les observations faites jusqu'ici, la température moyenne est de 24° à 25°, tandis qu'à Roubaga elle est de 21°,4, et à Zanzibar, de 27°.

Pour l'ouvrier européen, c'est tout autre chose d'exécuter son travail ordinaire dans un climat comme le nôtre, avec une température moyenne de 11°,5, ou dans une atmosphère de 23°,5, comme l'indique Stanley pour le Congo. Sous les tropiques, le soleil monte rapidement au-dessus de l'horizon et sa chaleur augmente très vite, aussi la tempé-

¹ Voir la carte p. 64 ; Thomson indique 2000 mètres pour l'altitude du lac.

rature doit-elle être étouffante pour le travailleur. En Europe, les nuits fraîches lui procurent un sommeil réparateur; il n'en est pas de même sur le plateau central africain. L'agriculteur européen peut supporter ce changement un certain temps, mais il s'aperçoit bientôt que sa santé en souffre; les fonctions du cœur deviennent beaucoup plus actives, le mouvement musculaire exige plus d'efforts, la respiration est plus courte, le pouls bat avec plus de violence, le teint se colore d'un rouge foncé, l'hypertrophie du cœur peut se déclarer.

Quant aux maladies qu'engendrent d'ordinaire les miasmes de la région côtière, l'altitude des territoires du plateau central n'en exempte pas leurs habitants d'une manière absolue. La condition qui peut les rendre les plus favorables aux Européens est la sécheresse de beaucoup d'entre eux. Là où elle n'existe pas, comme le long de la plupart des fleuves, dans beaucoup de dépressions marécageuses, le climat peut leur être très nuisible. C'est le cas pour les alentours de Stanley-Pool, pour la plus grande partie du cours du Congo, mais surtout pour les bassins des lacs Bangouéolo et Moero, ainsi que pour celui du Loualaba. Il en est de même, dans l'Afrique orientale, pour le territoire au pied du Kili-mandjaro, où se trouvent Taveta, le lac Jipé, Teïta, et pour les alentours des marais de Makouta dans l'Ou-Sagara.

Le D^r Fischer fut atteint, au lac Naïwasha, d'une fièvre bilieuse qui ne le cédait en rien aux fièvres de la côte. Beaucoup de ses porteurs tombèrent également malades, tandis que leur santé avait été excellente pendant tout le temps où ils avaient traversé la steppe sèche. Si l'Afrique orientale passe pour plus salubre que la partie occidentale du continent, cela tient essentiellement à ce qu'elle est moins humide et reçoit moins de pluie. Depuis qu'il pleut moins à Zanzibar, les conditions sanitaires se sont améliorées.

Le D^r Fischer croit pouvoir affirmer que dans toute l'Afrique tropicale et voisine des tropiques, les territoires salubres sont stériles, et les territoires fertiles, insalubres. « Dans le Sahara, » dit-il, « et dans le Lüderitzland, il n'y a point de fièvre, mais la végétation y est pauvre; dans les districts montagneux du Zanguebar, on rencontre un terrain fertile, mais les Européens ne pourraient pas y vivre; même dans le Damaraland, en général salubre, se trouvent des dépressions dans lesquelles, d'après le témoignage du missionnaire Büttner, la fièvre, engendrée par l'humidité qui y règne, enlève des familles entières. » On pourrait, au moyen du drainage, faire de l'île de Zanzibar tout entière un séjour très salubre, mais on détruirait du même coup la culture du riz qui nourrit

une grande partie des habitants. L'agriculteur recherche naturellement les districts humides, fertiles ; il doit souvent s'établir dans des vallées chaudes, malsaines, parce que, dans l'Afrique centrale, ce n'est que là que se rencontrent les conditions nécessaires à la réussite des produits du sol ; il n'aurait rien à attendre sur les plateaux secs et dans les savanes. En outre, si, à l'époque de la saison des pluies, le voyageur, et en général l'Européen vivant sous les tropiques, se ménagent et cherchent un séjour aussi sec que possible, l'agriculteur doit travailler ses terres, justement alors qu'il est le plus exposé aux influences pernicieuses des miasmes qui se développent avec le plus d'intensité presque partout à cette époque. On connaît l'influence morbide de la mise en culture de terrains humides contenant des produits végétaux en décomposition. La plupart des Chinois importés en Sénégambie par les Français ont été victimes du climat.

Que des voyageurs soient restés à l'intérieur un certain temps sans souffrir de la fièvre, le D^r Fischer ne le conteste pas. Mais les agents de l'Association internationale vivent dans des stations plus ou moins bien installées, sur les emplacements les plus salubres, ils peuvent prendre les précautions nécessaires et ne cultivent pas le sol eux-mêmes. Ils sont approvisionnés d'Europe le mieux possible, et ne manquent d'aucune des choses auxquelles les Européens sont accoutumés. Pour l'ouvrier des champs, il ne pourrait en être question, il n'en aurait pas le moyen ; avant d'avoir fait quelques épargnes, il deviendrait faible et malade.

D'ailleurs, combien de temps les agents susmentionnés passent-ils au Congo ? Leurs contrats sont conclus pour trois ans, au bout desquels ils sont rappelés en Europe pour y recouvrer de nouvelles forces dans un climat meilleur, et retrouver les douceurs de la civilisation dont ils ont été privés pendant trois ans. Quant à l'ouvrier européen, à supposer qu'il pût supporter le climat africain pendant cinq ans sans que sa santé en souffrît, qui lui procurera les ressources suffisantes pour revenir passer une année ou dix-huit mois en Europe, afin d'y recouvrer les forces nécessaires à son travail en Afrique pour une nouvelle période de cinq ans ? D'ailleurs l'émigration comprend des familles ; qui leur fournira les moyens nécessaires pour laisser les enfants en Europe afin qu'ils y acquièrent la force physique et morale dont ils auront besoin là-bas ? Il en est des Européens comme de nos plantes indigènes, qui ne s'acclimatent jamais dans les régions chaudes ; malgré les soins les plus minutieux, elles y végètent et dégènèrent.

En admettant même que l'ouvrier européen pût faire produire au sol

de l'Afrique ce dont il aurait besoin, en travaillant beaucoup moins longtemps chaque jour qu'il ne doit le faire en Europe, il ne faut pas perdre de vue qu'il rencontrerait à l'intérieur du continent d'autres difficultés que celles auxquelles il est accoutumé, et beaucoup d'ennemis, du règne animal, qui lui rendraient très pénible la culture des produits indigènes. S'il ne travaille pas plus de six heures par jour, de quoi s'occupera-t-il le reste du temps ? Le loisir le perdra ; quand il aura travaillé trois heures le matin, il sera fatigué, se reposera et se mettra à boire. Il faut remplacer par un breuvage abondant la déperdition d'eau qui se produit par la transpiration, chez l'Européen en général, et chez l'ouvrier en particulier. Mais avec le préjugé qu'ont d'ordinaire contre l'eau les Européens vivant sous les tropiques, l'agriculteur croira devoir, pour conserver sa santé, verser une goutte d'eau-de-vie dans son eau, quoique cela ne rende pas salubre une eau qui serait malsaine. Il commencera par une goutte, mais bientôt le verre contiendra plus d'eau-de-vie que d'eau. L'homme, dit-on, a besoin, dans ce climat, d'un fortifiant et d'un excitant, si non il s'affaiblit ; mais avec ce principe on succombe au climat. Sous les tropiques, rien n'est plus propre à miner la santé, dit le D^r Fischer, que l'abus des boissons alcooliques, et nulle part l'Européen n'y est plus enclin que dans les régions tropicales. Quelle que soit la profession qu'il exerce, il a beaucoup de loisir ; l'homme cultivé peut s'occuper d'une manière intellectuelle, et a plus de force pour résister à la tentation ; le négociant sait qu'au bout de peu de temps il pourra revenir en Europe, et qu'après avoir fait fortune il n'aura plus besoin de retourner sous ce climat brûlant ; l'explorateur, qui poursuit un but scientifique s'efforce d'éviter tout ce qui pourrait lui nuire ; à l'ouvrier, il ne reste que l'eau-de-vie, et l'on ne peut douter qu'une forte proportion d'ouvriers ne succombent à l'abus des boissons alcooliques.

Quant aux colonies de mineurs dont il a été question, à l'occasion de l'acquisition, par M. Lüderitz, des vastes territoires placés aujourd'hui sous le protectorat allemand, de l'embouchure du fleuve Orange au cap Frio, on estime généralement qu'elles seraient préférables à des colonies agricoles, qui pourraient faire concurrence à l'élevé du bétail ou à l'agriculture indigène. Toutefois le D^r Fischer est d'avis que l'expérience faite dans les mines des possessions portugaises, avec des ouvriers européens, se produira dans le Lüderitzland, et qu'ici aussi les ouvriers seront en grande partie des indigènes.

En général les principes morbides trouvent moins facilement accès,

ou se développent moins rapidement, dans un corps sain et vigoureux que dans un corps faible et maladif ; mais ce principe n'est vrai que dans une certaine mesure et pour certaines maladies infectieuses, et quant à la malaria, il n'a pas d'importance ; le D^r Fischer a souvent fait l'expérience du contraire. Tous les explorateurs savent que des marches forcées préviennent la fièvre, mais que l'on en est atteint dès qu'on s'arrête quelque part pour se reposer. D'un autre côté, on peut, sans être malade, chasser l'hippopotame pendant des semaines dans des vallées malsaines, et quand on en sort, on peut compter qu'au sixième jour on sera pris d'un fort accès de fièvre. Néanmoins une activité musculaire régulière, accompagnée d'une abondante transpiration, et une alimentation forte, sont un des moyens les meilleurs d'entretenir la santé. Il est très rare que l'eau occasionne la fièvre. « J'ai fait souvent usage, » dit le D^r Fischer, « d'eau de toutes sortes et de localités très différentes : étangs, ruisseaux, fleuves, flaques d'eau de pluie, sans en contracter la fièvre. Je n'ai jamais pu constater sur d'autres que l'eau fût la cause de la fièvre. Il n'en est pas de même pour la dysenterie. Les indigènes savent très bien distinguer l'eau mauvaise et nuisible de celle qui est potable. On éprouve d'abord une certaine appréhension ; mais lorsque, après une forte marche et une transpiration abondante, on arrive à un endroit où il y a de l'eau, et que l'on voit le nègre boire avec délices, on ne songe pas au filtre, et l'on déguste avec avidité le précieux liquide, de quelque nature qu'il soit. »

C'est surtout l'air qu'on respire qui contient les germes morbides, et très souvent l'air des salles dans lesquelles on vit. Il faut remarquer en outre, que dans quantité de cas, les foyers d'infection sont des localités assez restreintes ; le négociant, le fonctionnaire, le propriétaire de plantations, comme le voyageur, doivent les éviter autant que possible.

Au point de vue sanitaire, l'île de Zanzibar a une très mauvaise réputation ; naguère les compagnies d'assurances refusaient d'assurer ceux qui s'y rendaient. Mais il faut distinguer entre la ville et la campagne. La ville offre aujourd'hui aux Européens un séjour aussi favorable qu'aucune autre ville des régions tropicales dans des conditions analogues. Les négociants n'habitent que la ville ; aucun d'eux ne s'est établi dans une autre partie de l'île ou de la côte. Les Européens souffrent relativement moins de la fièvre que les indigènes, par la raison qu'ils ont des habitations sèches, propres, vastes, bien aérées ; ce à quoi ils doivent surtout prendre garde sous les tropiques, c'est à posséder une demeure, et tout particulièrement une chambre à coucher, salubre. Les

huttes que l'on avait, au début, préparées au Stanley-Pool pour les Européens, construites de blocs de rochers recouverts de terre, devaient être, dans la saison des pluies, extrêmement insalubres. A la côte orientale, les habitations sales, humides et obscures des Indiens, mériteraient le nom de cavernes, et sont un foyer de miasmes des plus pernicioeux. Même dans les demeures spacieuses des Indiens de haute volée, riches, règne une odeur particulière qui répugne à l'Européen ; on peut la comparer à celle du vieux linge ou d'une chambre d'enfants. La fièvre y trouve les conditions favorables à son développement. Les personnes qui dorment dans ces demeures sont régulièrement atteintes d'accès de fièvre, elles prennent force doses de quinine, sans succès ; mais dès qu'elles changent de chambre à coucher, la fièvre les quitte.

Quoique pendant les premières années de son séjour dans l'île, le Dr Fischer passât chaque jour plusieurs heures sur les plantations, ou à la chasse au bord des marécages, il n'y a jamais pris la fièvre. Plus tard, dans sa pratique médicale auprès des Européens qui souffraient de la fièvre, il aurait pu indiquer le foyer d'infection où ils l'avaient prise. La première fois qu'il en fut atteint, ce fut après avoir couché une nuit dans une hutte d'argile humide ; auparavant il avait passé deux mois et demi à Zanzibar, et sept mois dans les villes de la côte les plus diverses, sans être malade. Il a constaté, sur lui-même et sur d'autres personnes, qu'il suffit d'une demi-heure passée dans certains lieux, pour prendre la fièvre. Les organismes inférieurs qui produisent la malaria, ne sont pas attachés au sol uniquement ; ils sont répandus partout, le vent les met en circulation ; cependant il faut encore certaines circonstances particulières pour les rendre dangereux. Pendant la saison sèche, certaines régions sont si salubres qu'on peut dormir sur le sol, sans aucune conséquence fâcheuse. En revanche, pendant la saison des pluies, où les germes se développent partout, sur les hauts plateaux de l'intérieur, comme à la côte, on est plus ou moins exposé, même dans les territoires réputés salubres. Des fièvres malignes règnent autour des lacs du haut plateau ; les forêts de bambous y sont tout particulièrement dangereuses, les caravanes y perdent de nombreux porteurs. Les conditions du développement des germes sont un certain degré de chaleur, d'humidité, la stagnation de l'air ; elles se rencontrent dans une quantité de petites maisons, mal aérées, dans les tentes humides des voyageurs, dans certaines parties des villes, par exemple dans les ruelles malpropres, à l'embouchure des rivières, dans les forêts de leurs bords, dans des vallées étroites et humides, dans des dépressions marécageuses, etc. Aussi

longtemps que les Européens des établissements de Stanley-Pool séjournent dans une station bien située, ils conservent d'ordinaire une bonne santé, mais s'ils doivent aller chasser dans la forêt vierge ou sur l'eau, ils prennent la fièvre. Les cas de maladie sont les plus nombreux quand le soleil et les averses alternent et que règnent les calmes. Les épidémies qui naissent et se développent surtout dans les huttes d'argile des indigènes, se produisent généralement lorsque, après de fortes pluies prolongées, les habitations, tout imbibées d'eau, sèchent de nouveau.

Certains districts de l'intérieur de l'île de Zanzibar et de la côte sont très dangereux, surtout quand on y passe la nuit. Burton parle d'un certain nombre de matelots qui, pour chercher de l'eau d'une petite rivière, s'y rendirent en canot, dormirent une nuit dans leur embarcation, prirent la fièvre et en moururent tous. Les fièvres que l'on prend dans les dépressions où règne une végétation luxuriante sont d'ordinaire violentes et pernicieuses. De tous les Européens qui vont chasser, ne fût-ce que quelques jours, dans les vallées du Kingani ou du Wami, pas un seul ne demeure indemne.

Il n'est pas nécessaire que l'humidité qui développe les organismes fébrigènes soit bien forte. Par une pluie abondante l'air est déjà tellement saturé de vapeur d'eau, que cette humidité suffit pour créer un foyer d'infection. Il semble parfois impossible qu'il puisse y avoir infection dans une chambre à coucher qui, au premier abord, ne fait point l'effet d'être insalubre. Mais on s'en aperçoit bien vite quand on fait coucher le malade dans une autre chambre. La pièce souvent très vaste qui, dans nombre de maisons arabes de Zanzibar, habitées par des Européens, est attenante à la cuisine, donne souvent naissance à des miasmes, parce qu'on y verse les eaux de la cuisine. Les cuisiniers portugais qui y passent la nuit ne se débarrassent jamais de la fièvre.

Dans chacune des parties fertiles de l'Afrique tropicale, haute ou basse, on trouve quantité de localités dans lesquelles l'Européen tomberait infailliblement malade s'il s'y rendait comme simple voyageur, ou pour y habiter et en cultiver le sol. Les missionnaires français qui demeurent dans les montagnes de l'Ou-Sagara et de l'Ou-Sigoua, ont plus à souffrir de la fièvre que ceux qui sont établis dans la ville de Zanzibar; ils descendent de leurs hauteurs, soi-disant fraîches et salubres, à Zanzibar, pour restaurer leur santé. Tous les bassins des rivières, particulièrement ceux du Loufidji, du Kingani et du Wami, ont aussi, dans leur partie supérieure, de nombreuses localités très dangereuses pour la santé des Européens.

Plus le foyer d'infection est grand, plus il y a de probabilité pour que ceux qui en sont rapprochés soient atteints. Cependant le danger d'être infecté par le vent qui amène les germes n'est pas grand ; sans cela il faudrait qu'à certaines époques où le vent souffle de l'intérieur de l'île de Zanzibar vers la ville, tous les habitants, surtout les Européens, fussent malades. Cependant l'état sanitaire est généralement alors plus favorable.

Ce sont surtout les épidémies à bord des vaisseaux, observées par le D^r Fischer, à Zanzibar, qui lui ont fait comprendre que ce n'est pas le vent qui apporte directement la maladie, ni le sol seul qui développe les germes, mais que, bien souvent, ce sont les habitations des hommes qui fournissent les foyers d'infection. Une vieille frégate anglaise, faisant le service de croiseur, était à l'ancre à un kilomètre du bord ; chaque année des épidémies de fièvre maligne s'y déclaraient, alors que dans la ville la fièvre n'était pas plus forte qu'à l'ordinaire. Souvent le tiers de l'équipage, qui dépassait 200 hommes, était frappé. Une année où les cas de maladie étaient spécialement nombreux et violents, le navire fut mis à l'ancre dans un autre endroit, parce qu'on croyait que le vent venant de l'île apportait de terre les germes délétères. Ce changement ne produisit aucun effet. On crut alors que l'équipage avait pris la fièvre à terre pendant un congé, quoique dans la ville comme au dehors, Européens et indigènes ne fussent pas plus malades qu'à l'ordinaire. On se convainquit que l'opinion du D^r Fischer était fondée, en remarquant que les épidémies éclataient pendant les fortes pluies, alors que les fenêtres du navire devaient rester fermées. Les parois de bois des chambres à coucher étaient comme couvertes de gouttelettes de rosée ; la ventilation était insuffisante ; c'était dans les dortoirs de l'équipage que les malades étaient les plus nombreux, mais il y en avait aussi dans les cabines des officiers.

De toutes les observations présentées par le D^r Fischer, ressortent pour les négociants, les colons et les voyageurs, des indications pratiques qu'il a résumées à la fin de son mémoire, et par lesquelles nous terminerons cet article.

Avant tout, il faut prendre garde à l'emplacement sur lequel on élève sa maison, sa hutte, ou bien où l'on dresse sa tente. En outre il ne faut pas faire d'économies aux dépens d'une installation vraiment saine, car la première condition de la conservation de la santé, c'est une habitation et surtout une chambre à coucher salubre.

Le voyageur doit emporter avec lui une tente qui réponde aux exi-

gences du voyage, dût-il engager quelques porteurs de plus. Par là le D^r Fischer entend une tente à toit double ; le toit supérieur doit être d'un tissu imperméable et dépasser de beaucoup les parois de la tente. Celle-ci, par un temps humide, doit être transportée dans un sac imperméable ; par un temps clair, il faut l'exposer au soleil. Pendant la saison des pluies, il faut éviter de camper sous des arbres ou sous un feuillage épais ; le campement au vent et à la pluie est plus salubre que dans des endroits où l'air se renouvelle moins. Dans la saison sèche on peut dresser sa tente sous des arbres, si le sol est sec et qu'il ne s'y trouve pas d'insectes rongeurs ; mais si l'on n'a que le choix entre un terrain sans arbres et une forêt humide, il faut choisir le premier. Il vaut mieux stationner au grand soleil et sur le sable qu'à l'air de la forêt. De jour, il est vrai, on ne peut pas se tenir dans une pareille tente, au moins pas de 9 à 4 heures. Il faut alors faire élever une toiture d'herbe et de feuillage, reposant sur des perches, ce que les nègres savent faire en très peu de temps. On peut être sûr que dans une semblable tente, dressée sur un terrain sec, exposée au soleil tout le jour, et dans laquelle la température monte jusqu'à 50°, on sera, pendant la nuit, à l'abri de toute infection de germes fébrigènes. Les régions sèches et chaudes de l'Afrique conviennent mieux aux Européens que celles qui sont humides et plus fraîches.

Quant aux huttes ou aux maisons, il faut les construire, autant que possible, dans un endroit ouvert, exposé au soleil et au vent, loin des grands arbres ombreux, qui retiennent l'humidité, et empêchent l'air de se renouveler. Il faut laisser agir le soleil des tropiques dont la force est souverainement efficace pour sécher, et par là même désinfecter, ce qui est très important, surtout avec des toits couverts en paille. Dans une hutte d'argile, couverte d'un toit pareil, si celui-ci est suffisamment élevé, et qu'on laisse de côté un espace libre pour un courant d'air, il fait très frais. Le plancher doit être formé d'une couche d'un demi-pied de cendre et d'argile pétris ensemble. Il faut prendre garde que la chambre à coucher n'ouvre pas du côté d'où vient la pluie, et que les fenêtres permettent beaucoup de courants d'air. Les toits des huttes doivent avancer beaucoup pour garantir le plus possible les murs contre l'humidité. Enfin, pendant la saison pluvieuse, il faut protéger le côté du vent au moyen d'une paroi tissée d'herbe ou de feuilles de palmier, que l'on enlève lorsque le soleil reparait.